

Le Galepin

- ROUGE -

n°27 - 1^{er} février 2020



Le chat de Bernard

sommaire du n°27

CETTE PHOTO-CI

. *Matzneff, Nabokov, Balthus... Au tribunal!*

2

VAGABONDAGES LITTÉRAIRES

. *L'art de porter l'imperméable*, S.Pàmies

3

. *Où vont nos fils?*, O.Frébourg

4

. *Chroniques de l'homme d'avant*, P.Lançon

5

. *Un été à l'Islette*, G.Jeffroy

6

JEUNESSE

. *Kakali fait une trouaille*, N.Fouchet

7

. *Les chaussures*, Bigot, Matéo, Chatellard

8

. *Les cheveux de Léontine*, R.Courgeon

9

. *Les jours noisette*, E.Bourdier, Zai

10

. *L'ennemi*, D.Cali, S.Bloch

11

ROMAN GRAPHIQUE

. *La mémoire dans les poches (1-2)*, Le Roux/Brunswick

12

POÉSIE

. *Gaston Couté*

14

MON CINÉMA D'ARRÊT DÉCÈS

. *16 janvier 2020, Christopher Tolkien*

16

AU-DELÀ DE CETTE LIMITE...

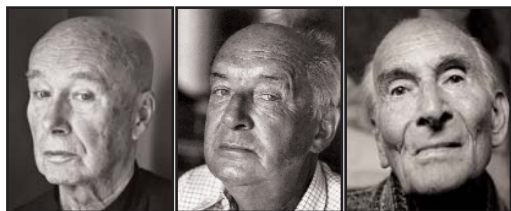
. *Le chat de Bernard est mort.*

17

LA CHRONIQUE DU PR HERNANDEZ

. *Variations sur la pesanteur de la plume*

18



Comité de rédaction

Élie Hernandez, Michel Lalet,

Mario Lucas, Roger Wallet

A participé à ce numéro :

Léo Demozay, Marc Frétoy, Anaïs Labbaye,

Aulde France, Rémi Lehallier

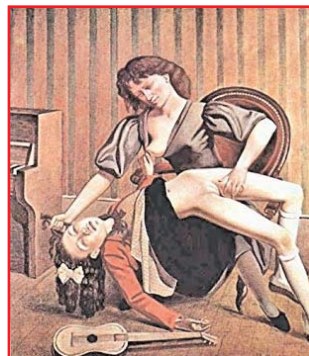
site : www.lecalepin.fr

& sur associationaufildesmots.com/

& <http://www.voisinlieupourtous.moonfruit.fr/>

MATZNEFF, NABOKOV, BALTHUS... AU TRIBUNAL !

«La leçon de guitare», Balthus la peint en 1934. Ce qu'il en écrit : «proclamer à grands cris les lois inébranlables de l'instinct. Revenir ainsi au contenu passionné d'un art. Mort aux hypocrites! Ce tableau représente une leçon de guitare, une jeune femme a donné une leçon de guitare à une petite fille, après quoi elle continue à jouer de la guitare sur la petite fille. Après avoir fait vibrer les cordes de l'instrument, elle fait vibrer un corps...» Tout y est, dans cette lettre, y compris l'idée que l'art est au-dessus des contingences sociales.



«La leçon de guitare», Balthus la peint en 1934. Ce qu'il en écrit : «proclamer à grands cris les lois inébranlables de l'instinct. Revenir ainsi au contenu passionné d'un art. Mort aux hypocrites! Ce tableau représente une leçon de guitare, une jeune femme a donné une leçon de guitare à une petite fille, après quoi elle continue à jouer de la guitare sur la petite fille. Après avoir fait vibrer les cordes de l'instrument, elle fait vibrer un corps...» Tout y est, dans cette lettre, y compris l'idée que l'art est au-dessus des contingences sociales.

Je me souviens de deux choses : la violente diatribe qui m'opposa, à son propos, à une «amie» qui avait été son agent à propos de ces petites filles dénudées que le peintre affectionnait ; le dégoût que m'inspira Bernard Pivot quand il se prosterna (30 mai 75) devant Nabokov, «l'auteur de *Lolita*» (Le Monde, (10 mai 76). En revanche ce n'est que de la pitié que fit naître en moi Beigbeder, consterné d'avoir salué l'œuvre de Matzneff : l'air contrit du gamin pris le doigt dans le pot de confiture. Comme si l'on pouvait croire une seule seconde à ses remords de faux-jeton !

La question est simple : l'artiste jouit-il d'un droit d'expression sans limite d'aucune sorte ? À répondre Non, on court le risque d'être taxé de suppôt de la censure. La réponse est pourtant simple : l'artiste est un citoyen, la loi s'impose à lui comme à quiconque. Balthus, au tribunal ! Nabokov, au tribunal ! Matzneff au tribunal ! Pourquoi condamnerait-on Bernard Preynat, prêtre de son état, et pas Matzneff, écrivain du sien ? Surtout si le second revendique ses actes qu'il a érigés en «chef-d'œuvre littéraire». Mais alors, me disent les bonnes âmes, et la liberté d'expression ? Eh bien, comme toutes les activités humaines, elle a ses limites légales. Ce tableau de Balthus, s'il s'agissait d'une photo, lui vaudrait d'être poursuivi pour pédopornographie. Deux à sept ans. **Roger Wallet** ♦

«L'ART DE PORTER L'IMPERMÉABLE»



«Le problème, avec les recueils de nouvelles, c'est que certaines sont toujours meilleures que les autres. On n'est pas toujours captivé quand Sergi Pàmies disserte à propos du divorce, prend le train, raconte l'histoire d'un romancier qui va régulièrement chercher l'inspiration à l'aéroport. Mais dès qu'il aborde ses grands sujets, l'atmosphère change...» Pierre Ahnne résume parfaitement les choses : sans cette nouvelle centrale, «*Ce n'est pas à moi de te donner des conseils*», ce recueil serait certes d'un ton étonnant mais sans ces tressauts d'intérêt qui retiennent le lecteur. Car c'est la nouvelle (32 pages sur 127) qui, au plus juste, caractérise le style de Pàmies.

Les premiers textes sont curieux, comme d'un auteur distant qui s'adresse directement au lecteur mais sans souci de narration ni de personnages. Il se met lui-même en scène mais c'est pour disserte à bâtons rompus : pas de scénarios, pas d'intrigues, pas de personnages. Une expression lettrée, soignée et désinvolte (ou «ironiquement malicieuse», comme on voudra).

Et puis arrive ce texte, construit, un peu à la façon des biographèmes de Roland Barthes, en 29 paragraphes. Le seul à parler d'imperméables.

Il commence par l'évocation de Jorge Semprún (1923-2011), l'écrivain et homme politique espagnol. Membre éminent du Parti communiste espagnol, il en est exclu lors des purges «staliniennes» de 1964. Or l'un de ceux qui prononcent son exclusion est Gregorio López Raimundo, le père de S.Pàmies.

La nouvelle raconte l'évolution des relations entre le fils et le père, dans le contexte d'une filiation due à son

imaginaire. Sa mère, en effet, admire Semprún, dont elle est proche, comme Bogart ou Montand, qui savent «porter l'imperméable avec une élégance incontestable». Or «aussi bien Semprún que ma mère portaient un imperméable». Du passage de Semprún au ministère de la Culture, dans le gouvernement de Felipe Gonzales, il retient qu'«il a réussi à imposer le prestige des imperméables parisiens contre les vestes castillanes en mouton retourné ou contre le velours côtelé des socialistes hispaniques». L'imperméable est pour lui «l'expression du charisme révolutionnaire» puis, les années passant, celle «du romantisme bohème» ou de «la dissidence chic» mais, il en a conscience, «jamais je ne saurai porter l'imperméable avec la désinvolture et l'élégance de mon père, de Jorge Semprún et de tous les hommes qui plaisaient à ma mère».

L'imperméable est la figure allégorique du communisme et, à mesure que s'atténue l'admiration «filiale» pour Semprún, grandit, chez le fils, une certaine estime pour son père. Elle n'ira pas jusqu'à lui faire porter le «Burberry avec une doublure en laine à motifs écossais» qu'ensemble ils achètent un jour bien que «très exceptionnellement [...] j'ai envie de le mettre».

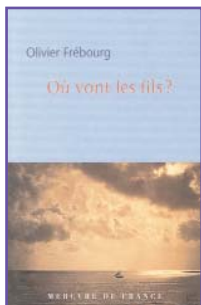
Ce texte autobiographique très attachant personnalise la voix de l'auteur. Il l'implique en tant que personne, et plus seulement de personnage. Il ne disserte plus, il ressent les choses. En fait ce recueil pourrait très bien ne contenir que ces 32 pages. Le reste, comme je l'ai dit, témoigne d'une aisance dans l'écriture – S.Pàmies est journaliste, traducteur et critique de télévision – et d'une ironie souriante. Là, nous avons un écrivain qui fabrique des mots avec sa vie.

Aude France ◆



Jacqueline Chambon-Actes Sud, 2018.

«OÙ VONT LES FILS?»



En disant «Un livre raté», je ne veux pas dire un livre sans intérêt, mais un livre dont l'auteur n'a pas su cerner le véritable propos. Je pourrais tout aussi bien dire un livre de journaliste car, ce me semble une de ses grandes caractéristiques, l'homme habitué à manier le

verbe dans l'urgence ne se hisse jamais à la hauteur du romancier. Seuls de rares réussissent à le faire: comme Sorj Chalandon. Frébourg est très loin de Chalandon (*Mon traître, Retour à Killybegs, La légende de nos pères...*).

Car Frébourg ne parle que de lui. Il a beau disposer d'une intrigue en or – sa femme le quitte, il se retrouve seul avec ses trois garçons –, c'est encore sa petite personne qui le tarabuste. Des enfants, il sera finalement peu question: ils ne serviront qu'à alimenter l'image du père inhumainement délaissé par cette épouse qui continue d'être au centre de ses pensées et de ses sentiments. Et, bien sûr, dans le rôle aussitôt convenu de la victime innocente. C'est insupportable de machisme bêta. À aucun moment il ne se remet en question, il se complaît dans le cliché du mari vertueux sacrifié – sur quel autel? Mystère.

Dès lors, il noircit les pages qu'il faut. Or, ses amis journalistes – je ne l'ai pas dit, Frébourg, 54 ans, écrit dans Libération, Le Figaro Littéraire & Magazine... –, dans leurs «critiques» obligées, nous en livrent plus. On y entend parler de cet enfant perdu à la naissance (auquel il consacra un livre précédent, «Gaston et Gustave») et ne peut pas ne pas avoir pesé dans la décision maternelle. Et, bien sûr, de cette fresque historique sur le thème facile du «où est-ce qu'on va?» que, dix ans avant lui, avait magnifiquement réussie, elle, Annie Ernaux dans «Les années» – Annie Ernaux qui est, elle, une romancière.

Chez Frébourg, on navigue à vue (allusion au fait qu'il est membre des «Écrivains de marine»). Il se livre à de

longues digressions sur ses voyages au Cambodge. Mais ses enfants? La même bribe répétée des caddies et des courses. Nous ne saurons même pas leurs prénoms ni, précisément, leurs âges. Signe suffisant que l'auteur nous envoie pour nous dire que le personnage important de ce... récit? roman?... c'est lui.

Il peut bien évoquer longuement ces moments où, éditeur (La Table Ronde, Les Équateurs), il se rend à l'imprimerie Floch, en Mayenne, tout ceci tourne en circuit fermé.

Un livre d'épate, destiné aux amis, à ceux qui écrivent – comme ce semble être la règle – de bonnes critiques dans leur magazines réciproques. J'ai pu juger de la chose à propos d'un ami, lui-même dans cette situation, avec des gens comme Besson (Patrick, Le Figaro) ou Beigbeder. Ils ne sont pas vraiment journalistes, ils tiennent des rubriques littéraires... Rien à voir avec la famille des Kessel et autres Albert Londres.

Chez Frébourg, il manque un personnage pour assumer la position du père. Celui qui dit «je» est le même qu'avant, juste ébranlé par cette séparation qu'il n'a pas vu venir et dans laquelle, évidemment, à aucun moment il n'a la moindre responsabilité. Quelqu'un de forcément lisse – la photo ci-dessous tombe à point nommé.

Le texte regorge de références à des chansons «symboliques». Il y manque juste celle qui nous le livrerait sans image sociale, sans souci des regards posés sur lui. N'y figure pas «Je suis malade» de Lama, qui est pourtant de 73. Normal: il n'y a aucune sincérité vraie dans ce discours juste livré aux regards complices. Rien à voir avec du Calet. Hélas!

En juillet 1956, la veille (ou l'avant-veille) de sa mort, Henri Calet avait écrit sur son agenda «C'est sur la peau de mon cœur que l'on trouverait des rides». «Il faut se quitter déjà?» «Ne me secouez pas. Je suis plein de larmes.» Ce furent ses derniers mots.

Roger Wallet ♦

Mercure de France, 2019. 143 p.



«CHRONIQUES DE L'HOMME D'AVANT»



«Avant», c'est avant le 7 janvier 2015 et l'attentat de *Charlie*, qui vaudra à Philippe Lançon vingt-deux passages au bloc. Il y signe des chroniques, comme dans *Libération*. Les *Échappés* ont ici regroupés soixante textes de 2004 à 2015. J'avoue ne pas être familier de

cet hebdo et ne jamais avoir lu

Lançon. J'ai eu tort. Je n'irais pas jusqu'à dire, comme il le fait de la correspondance entre Goethe et Schiller, *«il ne devrait pas être conseillé de séjourner sur terre sans l'avoir lue»*, mais il y rejoint le talent de Morvan Lebesque dans *Le Canard*.

La liberté de thème est totale. Il trouve son point de départ aussi bien dans l'actualité sociale et politique que dans la peinture ou l'écriture.

La première est du 22 février 2006, *«Charlie et son héros»*. C'est le jour où sont publiées les caricatures de Mahomet... Son personnage ouvre le magazine dans le métro et se sent une âme de héros. Son regard est «amusé, indigné, jamais moralisateur». Il défend ses engagements: *«En entrant à Libération, on était confiant. Ni enchantement, ni désenchantement: esprit critique, aventure, déséquilibre et énergie»*. *«Qu'est-ce qu'un journal vivant? Un journal où il y a toujours plus d'idées que de peurs, d'imagination que d'erreurs, de libertés que de préjugés, d'informations que de répétitions, de mauvaise foi que de bonne conscience, de culture que de commerce...»*

Il a le sens de la formule: Bernard Kouchner est *«la grande coquette œcuménique»*, Raphaël Enthoven *«le marquis en dentelles de France Culture»* et Alain Finkielkraut, *«tel un cocaïnomane, semble avoir besoin de sniffer l'indignation pour vivre»*. Il s'en prend à la BNF qui retouche toutes les photos de Sartre pour faire disparaître son éternel mégot, et aux avions: *«Si les voyages forment la jeunesse, ils répandent surtout les imbéciles»*.

Il n'attaque jamais les politiques frontalement, sur

leurs choix et leurs décisions. Il n'hésite pas à s'inscrire à contre-courant comme, en mars 2010, quand il déclare refuser de pénaliser le cinéaste Polanski par rapport à l'homme accusé de viol: *«Ce n'est pas le criminel que je soutiens. C'est l'œuvre de l'artiste que je vais voir.»* Un point de vue qu'intellectuellement j'aimerais avoir mais j'avoue que je dissocie rarement l'homme de son œuvre, ce qui me vaut de n'avoir jamais lu Céline ni apprécié Houellebecq ou Polnareff qui ont trop joué de leur image pour m'apparaître totalement sincères. Inversement je me reproche de ne pas davantage aimer les chansons d'Allain Leprest...

Sa langue est légère, souple, même quand il assène quelque vérité forte. Son écriture est souvent romanesque. *«À main droite, la collégiale romane. Un long et vieux prophète biblique a survécu sur le tympan aux guerres de Religion. Sa silhouette d'une minceur mystique s'allonge et fixe l'ombre de ce qu'il fut. À main gauche, le jardin public. Il aboutit aux vieux remparts dominant le vert puissant de la vallée. Autour, la forêt. On est en semaine, dans une petite ville du centre de la France. Cette petite ville est d'une beauté immobile et parfaite sous le ciel noir. Elle se prolonge en dehors de l'Europe et en dehors du monde. Sa langue morte parle à merveille le langage du temps perdu. On l'a nettoyée comme une grammaire d'apparat, un latin tacite, pour l'exemple et pour mémoire. Simplement, des gens vivent encore là.»* Superbe, non?

Il s'explique sur son «métier»: *«Le chroniqueur n'est ni enquêteur, ni reporter, ni éditorialiste. L'actualité, même s'il la prend au sérieux, n'est qu'un prétexte. [...] Le chronique est la mise en avant d'un pas de côté.»*

Le récit de son calvaire, après l'attentat, est *«Le lambeau»* (Fémina 2018).

Envie de m'y jeter...

Marc Frétoy ♦



éd. Les Échappés, 2019, 293 p.

«UN ÉTÉ À L'ISLETTE»



L'été 1892, la jeune Eugénie trouve à s'embaucher, au château de l'Islette, à Azay-le-Rideau (Indre-et-Loire), auprès de Mme Courcelle, comme préceptrice de sa fille Marguerite. Entre elles, la confiance s'installe. La châtelaine perpétue la tradition installée par son défunt

mari: elle accueille «en résidence» dirait-on aujourd'hui, la sculptrice Camille Claudel qui trouve là des conditions idéales pour travailler.

Elle a en tête un couple de danseurs. Elle y travaille sans relâche mais, peu à peu, entre elle et Eugénie, se tissent des relations amicales. Mademoiselle Camille a un mode de vie particulier, elle travaille jusqu'à l'épuisement.



Elle entretient une correspondance avec l'un de ses amis parisiens, Claude Debussy. Ils ont presque le même âge. Ce dernier lui parle du projet sur lequel il travaille et qui devrait être particulièrement audacieux: «*L'après-midi d'un faune*», d'après un poème de Mallarmé – dont Messiaen dira qu'il marque vraiment la rupture avec le classicisme et annonce les audaces du siècle suivant.

Et puis arrive Rodin, de vingt ans l'aîné de Camille, mais aussi son amant. Tous les deux entretiennent des relations houleuses, violentes – bientôt Camille le quittera. Ils auraient eu deux enfants, que Rodin, marié, refusera de reconnaître et que Camille abandonnera.



Durant cet été 92 – et c'est le seul point peu crédible de ce roman – elle accouche d'un garçon.

C'est à Camille Farnoux (son jeune frère dans le roman), qui est sur le front, que s'adresse Eugénie pour raconter cet été.

L'un des éléments-clés dans ce qui rapproche Eugénie de

Camille et lui permet de nous parler de si près de l'œuvre qui s'élabore, c'est la petite Marguerite. Elle est d'une intelligence vive et d'une grande sensibilité. Elle réussit à décider Camille à lui donner des leçons de dessin. La sculptrice fera son buste, «*La petite châtelaine*».

Le roman n'épargne pas Rodin qui est décrit comme un monstre tyrannique, avide de ses sens et sans aucun scrupule, préoccupé des honneurs que la République lui dispense. Ce n'est plus Balance ton porc, c'est Balance ton verrat!



Mais tout le roman baigne dans une douceur inhabituelle, une tendresse, une chaleur. Certes le combat de Camille contre elle-même, contre Rodin et contre la terre est terrible, il l'épuise, mais le personnage lumineux de Marguerite est un sourire de la vie. Géraldine Jeffroy réussit ce tour de force de dire cette belle lumière tourrangement qui baigna son enfance et où elle enseigne les lettres, sans jamais tomber dans le mièvre. La scène de l'accouchement n'épargne ni les larmes ni les souffrances. Et surtout elle nous fait entrer dans le processus de création de Camille Claudel, elle dévoile le rôle de ses dessins et de ses multiples esquisses.

Sur «*La valse*», elle écrit magnifiquement: «*Ces deux-là ne dansent plus, ils chancellent... Sans ses racines qui la maintiennent jusqu'à la taille, la belle tomberait à la renverse.*» qui témoigne d'une observation plus qu'attentive de la sculpture. En choisissant d'allier la vérité historique et le romanesque, elle réussit ce tour de force de donner sens au quotidien, en restant fidèle, on le ressent, à ce qu'elle est.

Marc Frétoy ♦



éd. Arléa, 2019, 130 p.

«KAKALI FAIT UNE TROUVAILLE»



Un beau roman qui nous transporte en Nouvelle-Calédonie – le mot ne fait pas partie du texte car l’auteur situe son récit au niveau des enfants et donc les localités existent pour eux en tant que telles.

L’image de couverture, signée de Véronique Sternbaum, est d’une magnifique luminosité. Elle ne rend pourtant qu’imparfaitement compte de la création de la plasticienne: un cadre, comme un couvercle de boîte, dont les quatre côtés sont eux-mêmes peints en continuité de la composition centrale. D’où le relief que l’on perçoit dans la photo, les ombres portées.

Cette petite fille, c’est Kakali. Ce qu’elle tient à la main, c’est une magnifique sandale argentée, avec «*un petit talon et une boucle sur le côté*». Elle vient de la trouver sur la plage de Drueulu où elle joue avec sa cousine Lizzie. Elle en a rêvé, de ces sandales, mais dans le magasin ils n’en avaient plus...

Dès le lendemain elle l’apporte en classe et, à la première fête, elle «*tape fort le sol avec son talon pour lancer le Chap-Chap du spectacle de l’école*». Mais peu après, la sandale disparaît. On la cherche dans tous les coins, on ne la trouve pas.

Weniko, dans une autre école de l’île, se baigne et met la main sur la sandale... Enfin, une sandale, dont il s’avérera que ce n’est pas celle de Kakali car celle-ci était un pied gauche...

C’est la maîtresse Wasika qui résoudra le mystère: un vieux chien, Blacky, l’a volée comme un trésor. Finalement Waïfit, l’autre fillette à qui Weniko a donné la sienne, en fera cadeau à Kakali qui, toute fière, pourra chausser sa paire de sandales argentées.

Le charme de cette histoire tient à sa simplicité. L’intrigue est légère, sans ressorts extraordinaires. Elle fait la part belle aux réactions et aux activités des enfants. Elle est aussi un beau tableau de l’île, sans velléités sociologiques ni touristiques. La seule poésie de la toponymie et des prénoms contribue à dépayser le lecteur.

«Les enfants apprécient désormais de se retrouver à l’ombre, sous le faré de la bibliothèque Löhna. Après une visite des différentes sections avec un long arrêt au rayon Jeunesse, les enfants sont rassemblés autour d’Hélène qui leur raconte des histoires. [...] Kakali ne l’entendra pas car elle s’est endormie, la main serrée dans celle de sa nouvelle amie Waïfit. Son esprit voyage: elle danse, Kakali, elle danse autour des feux qui brillent dans la nuit, elle danse chaussée de ses jolies sandales argentées.» (dernière page)

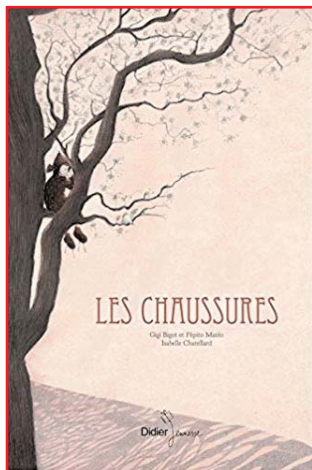
L’auteur, Nadine Fouchet, a déjà publié, seule ou en duo, une dizaine de recueils, de nouvelles principalement. Elle a vécu quelques années à Lifou et en a gardé un souvenir ébloui.

Roger Wallet ♦



Les Herbes blanches,
2019. 27p. A5 – à Fleury-
les-Aubrais (Loiret)

«LES CHAUSSURES»



Rarement couverture aura si bien donné le climat d'un album. La typographie du titre est d'une rare élégance. Et l'arbre qui s'adosse au mors du livre signe son parape dans le ciel tout en ouvrant sur l'infini rose tendre de l'ailleurs. Ce n'est qu'au second regard qu'on y décèle la présence d'une enfant.

L'histoire a cette délicatesse, qui est la plus efficace façon d'aborder des sujets dramatiques. Les chaussures sont ici une métonymie : elles évoquent bien sûr ceux qui les portent.



Le froid s'installe, elles doivent se cacher au fond des caves, elles doivent fuir pour échapper à la destruction, mais quand le grand «boum» éclate, il n'y a autour d'elles plus trace de vie. Elles s'entêtent pourtant à avancer dans les rues de villes sans nom. Et puis un oiseau y fait son nid et bientôt un oisillon y naît. Alors elles se remettent en marche. Un vieux cordonnier va les recueillir, les réparer et alors, à nouveau,

elles pourront danser.

Les chaussures sont le plus souvent dessinées aux pieds d'une petite fille, dont la robe emprunte au sombre qui l'environne, même si elle reste constellée de minuscules points blancs. Les images d'Isabelle Chatellard utilisent beaucoup les ombres, qui évoquent ainsi avec pudeur les



bombardements aériens. Elle a cette minutie dans le détail qui fait que l'on n'en finit pas de lire une double page. Toujours quelque chose d'autre nous apparaît.

Quant au texte de Gigi Bigot et Pépito Matéo, qui aurait gagné à être écrit dans un corps plus important, il est extrêmement évocateur des sensations de la petite fille.

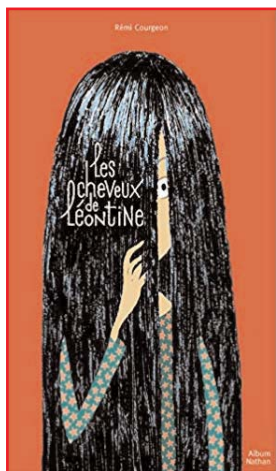
«Dès lors, elles avaient dû descendre à la cave pour se cacher. Là, elles étaient restées dans le noir sans bouger, sans faire un seul bruit, sans esquisser le moindre pas. Pendant combien de temps comme ça ? Une nuit, il leur avait fallu fuir... Pas toutes seules, des centaines d'autres chaussures à leurs côtés, des petites et des grandes, des neuves et des vieilles complètement usées. Toutes se dépêchaient, le plus vite qu'elles pouvaient. Elles s'enfuyaient au hasard des chemins en se tordant les pieds, en trébuchant, ou bien elles perdaient leurs lacets, tombaient, se relevaient, repartaient...»

Ce livre est dédié à la Cimade.

Didier, 2010. 28p. format 22x33,5.



«LES CHEVEUX DE LÉONTINE»



Commençons par un coup de gueule. Comment, dans un texte qui ne comporte que 41 phrases, l'éditeur peut-il laisser passer cette faute d'orthographe, page 9 : «*Elle continuait à les coiffer comme avant, mais elle sentait bien qu'il n'en faisaient qu'à leur tête*». Et comment, page 23, peut-il typographier : «*Le lendemain, Après avoir pris sa respiration...*» avec une majuscule à «*après*»? Un éditeur qui s'en fiche et un auteur qui ne se relit pas...

C'est d'autant plus dommage que Rémi Courgeon est un vieux routier de l'album pour enfants et que cette histoire, qu'il a lui-même joliment dessinée, est une de ces petites histoires douces et souriantes. Elle n'a pas la profondeur des «*Chaussures*», mais elle parle gentiment de la différence.

Léontine n'a pas les cheveux longs, elle les a immenses car depuis que sa mère lui a dit qu'elle avait les cheveux de son père (mort quand elle était petite), elle refuse de les couper. Cela lui vaut quelques désagréments dans la cour de récréation et ses camarades ne sont pas toujours tendres avec elle. Un jour elles la font tomber mais ses cheveux amortissent la chute. Elle se rend compte qu'ils ne lui obéissent pas toujours. Comme le jour où elle croise Olaf dans le couloir – Olaf est dans la classe d'à côté et il est toute la journée en train d'inventer des chansons. Ce jour-là, les cheveux de Léontine viennent



lui faire une longue caresse... Et il lui lâche ce magnifique compliment : «*Ton visage est trop doux pour rester caché*»! Du coup, Léontine se coupe sa tignasse et, le soir, elle va l'enterrer avec Olaf dans un lieu secret.



La dernière image : ils sont tous deux allongés dans l'herbe, tête contre tête, nu-pieds ; Olaf chante en s'accompagnant à la guitare, Léontine l'écoute amoureusement. «*Son prénom est devenu une chanson*.» Un papillon volète, page de gauche, au-dessus des quatre dernières phrases.

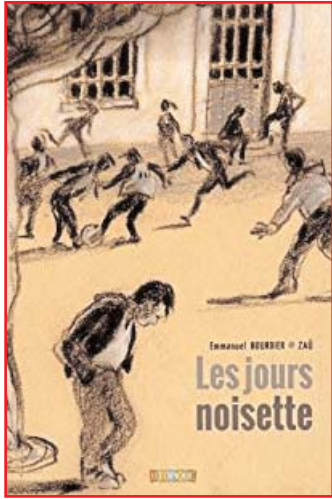
Même si le «*métier*» de l'auteur est évident, ce livre est une jolie histoire qui se lit avec grand plaisir. La mort du père – pour des nécessités scénaristiques un peu «*faciles*» – apparaît comme un élément non intégré dans l'histoire. Gratuit presque.

Anaïs Labbaye ♦



Nathan, 2008. 22p. Format 20x34.

«LES JOURS NOISETTE»



Magnifique! Un livre qui ne s'avoue qu'à la dernière page. Il garde son mystère tout au long des trente autres pages. C'est l'enfant qui parle, le petit ado. Il parle de son père, il l'admire sans bien le comprendre. Il a deux bouteilles de parfum : menthe et noisette. L'enfant préfère la noisette. Il sent aussi la cigarette et parfois son fils le lui reproche. Ce qu'il n'aime pas, c'est quand ses copains lui demandent le métier de son père. Il improvise : « sculpteur de nuages, dresseur de taupes, inventeur de gros mots... créateur de vide, roi des fantômes, créateur de buée », et là, le regard de l'enfant se fait grave soudain, et triste. La buée, c'est dans les yeux de sa mère qu'elle vient parfois et ça, il n'aime pas. Il aime mieux les nuits d'orage quand sa mère le rejoint dans son lit. « Je lui ai dit que j'aurais bien aimé qu'elle fasse un autre enfant avec l'ours. Elle m'a répondu qu'elle préférerait en avoir fait un seul comme moi avec cet animal-là, plutôt que huit autres avec le premier blaireau venu. » Et alors ils rient. Son bulletin de notes, il n'aime pas le lui montrer car alors les mâchoires du père se serrent. On se demande ce que fait ce père tellement absent et pourtant tellement présent dans leur vie à tous les deux, l'enfant et sa mère. « 15h. C'est la fin de la visite. Le gardien sort son trousseau de clefs grises, c'est comme ça que je sais que c'est la fin. »

Quelle superbe idée de traiter d'un sujet aussi grave et de le faire du point de vue de l'enfant. On ne sait rien des causes de la détention paternelle, ce qui nous préoccupe c'est la peine intérieure que subit l'enfant. Ce qui ne lui interdit pas de se projeter dans l'avenir : « Un beau jour, on fera la course pour savoir celui qui court le plus vite et je gagnerai. Lui, il sera bien trop vieux pour espérer me rattraper. »

Tout est à mi-mots dans cette histoire, juste suggéré. Par exemple quand la maman le rejoint au lit les soirs d'orage, le visage de l'enfant s'éclaire d'un lumineux sourire, celui de la mère demeure figé, douloureux. Et quand l'enfant s'inquiète, elle le maternelle du regard.

Lui porte de bout en bout le même anorak gris à capuche et elle, la même robe à fleurs. Ce qui dit la constance de leurs sentiments.



Il n'est pas étonnant que Zaü se soit risqué sur un tel sujet. N'est-il pas le seul à avoir traité des travailleurs chinois de la Grande Guerre, enrôlés dans sa région de Picardie?

Quand dessiner peut requérir aussi du courage...

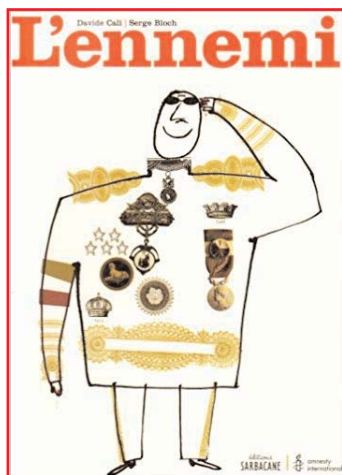
Aulde France ♦



Utopique,
2014, 32p. format
23x32,5.



«L'ENNEMI»



C'est la guerre. Au milieu d'un désert, deux trous. Dans chaque trou, un soldat. Ils sont ennemis. Celui qui nous parle n'a jamais vu l'autre mais il le connaît bien: «*Lui, c'est une bête sauvage. Il ne connaît pas la pitié. Il tue les femmes et les enfants. Il tue sans raison. C'est sa faute à lui s'il y a la guerre.*» Il le sait, il l'a lu dans son manuel. Et «*Que s'il nous tue, il exterminera nos familles. Et qu'il ne sera pas satisfait pour autant. Il tuera aussi les chiens, et puis tous les animaux, il brûlera les bois, il empoisonnera l'eau. L'ennemi n'est pas un être humain.*» Une nuit il se risque jusqu'au trou de l'ennemi. Personne! Sans doute l'autre a-t-il eu la même idée. Dans le trou de l'ennemi il trouve des photos: l'ennemi dans sa famille, avec ses parents et ses frères et sœurs. Et puis un manuel, le même genre que le sien, mais dans lequel c'est lui qui est accusé d'être criminel et cruel... Et s'il proposait de faire la paix? Il glisse un message dans une bouteille et il la lance dans son trou...

Les dessins sont minimalistes, quelques traits. Les couleurs sont à l'unisson: du noir, du rouge, du vert-de-gris pour la tenue militaire.

Comme toujours, lorsqu'un texte s'appuie sur une idée, la question première est: est-ce que cette idée est bien incarnée? J'allais dire que, dès la couverture, la réponse est négative. Elle nous montre un gradé rayon-

nant, multi-décoré. Or, à aucun moment, l'histoire n'évoque l'idée que la guerre est décidée en haut-lieu par des gens qui ne la font pas. Juste, aux deux tiers, une image:

«*Ce sont les autres qui savent, ceux qui commandent. Mais ils ne me disent rien.*»

La guerre de référence est celle des tranchées de 14. Inutile de dire que ses formes sont aujourd'hui bien écui-

lées, à l'heure des drones américains... Mais soit!

On se retrouve avec une histoire de deux ennemis – identiques dans leur vie quotidienne – qui sont amenés à s'entre-tuer sans que rien ne les oppose. Mais rien n'est dit des causes de la guerre, des motivations des États qui s'y engagent. Un militant du FLN en 1954 a à voir avec le Résistant français des années 40, mais rien avec le soldat russe rasant la Tchétchénie ou le soldat US débarquant en 61 dans la Baie des Cochons! La légitimité d'une guerre ne peut s'effacer dans un maelström bien-pensant...

Avoir choisi le cadre de la guerre pour tenir un discours aussi lénifiant est une erreur. On ne peut taire les analyses marxistes de la guerre comme pouvoir de domination économique. La déraison de Trump tirant à tout-va l'illustre bien...

Léo Demozay ♦



Davide Cali



Serge Bloch

É. LE ROUX / L. BRUNSCHWIG

« LA MÉMOIRE
DANS LES POCHEs » 1-2



Une BD très inhabituelle. Par son ampleur d'abord : trois volumes de 86 et 70p. (je n'ai pas le 3^e). Surtout par sa conception même dont je dirais qu'elle relève d'un mode tout à fait romanesque : au lecteur d'opérer tous les changements,

d'époque notamment, d'une image à l'autre. Si on veut lire vite, on s'y perd. À huit cases en moyenne par page, l'attention requise est maximale. C'est un très bon point. Le scénario est de Luc Brunshawig, les dessins d'Étienne Le Roux.

Un chien donne de la voix, un bébé pleure tandis que le vieux demande à la pharmacie un lait qui, sans doute, ne se fait plus. La première page est très signifi-



cative de la densité des informations qui nous seront

communiquées, de l'absence de discours explicatif et du climat mystérieux qui va entourer toute cette histoire. Elle va bien sûr s'éclaircir au fur et à mesure mais tout en ajoutant de nouvelles strates tout aussi ténébreuses.

Sidoine Letignal vit avec Rosalie, ils ont un fils qui se prénomme Laurent. Rosalie est très connue dans le quartier car elle donne des cours du soir. Sidoine est un marcheur invétéré, ce qui lui permet d'être au courant de toutes les histoires de la cité.

Flash-back. Laurent est ado, il a décidé de prendre la relève de sa mère pour l'alphabétisation. Dans le même temps, brillant élève, il est aussi un romancier précoce et passe à la télé. On fête ça. Laurent y remarque une jeune femme voilée, Malika. Peu après il la croise, perdue dans une grande surface avec une liste de courses qu'elle ne sait pas lire... De fil en aiguille il l'invite à dîner. Bref, il est amoureux.



Sidoine suit la jeune fille. Il la voit se faire éconduire de son appartement et gagner un squat misérable. Un soir, Laurent présente Malika à ses parents. Rosalie se rend compte, malgré la djellabah, qu'elle est enceinte. Laurent est au courant et veut la protéger par une sorte de mariage blanc – mais il l'aime. Les parents s'insurgent et Laurent quitte la maison. Il prend un appartement. Malika va accoucher, une voisine récupère le bébé jusqu'à ce que Sidoine s'en mêle. Et le voilà avec Tarik dans les bras...

Le texte est constamment dans les personnages, au lecteur de suivre. Lorsque l'on change brusquement d'époque – Sidoine doit se remémorer un fait de son enfance, pendant la guerre – seule l'image du Sidoine petit garçon, parfaitement identifiable, nous en avertit.

Le second volume ouvre sur une séance à l'atelier de Laurent. Malika y explique pourquoi elle est venue en France : alors qu'elle devait se marier, elle a couché avec son premier amour, Mahmoud, et... Un Algérien du



groupe réagit violemment à cette déclaration. Laurent s'interpose difficilement et douloureusement.

Lors d'un passage télé, il évoque la soudaine disparition de son père, qui n'a plus donné signe de vie depuis... Quand il en parle avec sa mère, celle-ci est plus qu'a-

mère: Sidoine ne l'a jamais aimée. La révélation est terrible pour Laurent. Il reçoit un message du docteur Sidhoum qui aurait des révélations importantes à lui faire sur son père. Problème: il vit et travaille à Alger. Laurent doit donc s'y rendre. Un vidéaste l'accompagne, avec qui il est devenu ami.

Le Dr Sidhoum lui remet des tas de petits papiers trouvés dans les poches de son père – qui s'est enfui de l'hôpital la nuit même de son accueil. Des papiers qui retiennent des bribes de mémoire de son histoire familiale en Alsace mais aussi une carte d'identité au nom de... Malika Atifi Cahen; elle semble habiter Kirscherbach; il y a un billet de train qui accrédi-terait la thèse que c'est là que son père est parti... et un numéro de téléphone algérois. L'homme leur explique avoir été contacté par le père de Laurent et être intervenu de sa part auprès d'un notaire de ce bourg alsacien...

Ne comptez pas sur moi pour vous dire la fin, d'autant que je ne me suis pas encore procuré le dernier tome. Mais, quand même, le beau sourire de Malika quand l'intermédiaire lui remet ses papiers!

Pourquoi pas Laurent lui-même? *«J'ai l'impression que ça n'aurait pas été bien vis-à-vis de mon père. J'ai essayé de venir en aide à cette jeune femme. Mais mon père, lui, il l'a fait. Il est allé au bout du truc. En sacri-*

fiant tout pour ça. Mon père, putain... tu te rends compte? Mon papa...» Putain, que c'est beau!

Il reste un tome. Du coup je gamberge. Laurent va-t-il retrouver «sa» Malika? Non, on n'est pas chez ce... de Musso. C'est sûr, il va aller à Kirscherbach. Que va-t-il y trouver? Son père? Non, trop happy end, pas dans le genre de la maison. Mais les traces familiales de son père. Sa famille vivait en «Allemagne» depuis 1870. Se pourrait-il que Sidoine ait vécu le même drame que Tarik? Et qu'en agissant ainsi, c'était façon de tenir enfin réunis les deux bouts de sa propre vie? Ce scénario me semblerait cohérent et fort.



J'avoue que rarement bande dessinée m'aura autant tenu en haleine. Bien sûr il y a la force de l'histoire mais il y a surtout ce ton général qui ne se dément pas. Le dossier se constitue peu à peu, souvent sans que l'on puisse deviner dans quelle direction les choses vont partir. Le roman est familier de ce genre de construction, la BD beaucoup moins. Cette complexité narrative donne une étonnante densité au récit. On peut bien de temps en temps se perdre dans les dédales, on se retrouve autour de Sidoine – absent, donc – et de Malika. On pressent qu'il reste à apprendre pour Laurent, à apprendre sur son père, et forcément, «forcément sublime» aurait écrit Marguerite Duras.

J'attends avec impatience le dernier tome...

Marc Frétoy ♦

E. Le Roux

L. Brunswick



Futuropolis,
2006 et 2009.

GASTON COUTÉ



J'ai eu peu de temps pour le fréquenter, mais tant de choses nous rapprochaient... Il était né en 1880, moi aussi; lui à Beaugency (Loiret), moi à six km de là, à Meung-sur-Loire. On a passé le bac la même année et, curieusement, en 1898, on est venus, lui et moi, sur Paris. Mon père était professeur à Orléans et venait d'être promu au Lycée Henri IV, dans le Quartier Latin. Un soir de juin 99, pour me féliciter de mes excellents résultats scolaires, mon père m'emmena au Cabaret de l'Âne Rouge, avenue Trudaine. Le public était nombreux. Nous étions à peine installés qu'un homme élégant en lavière se posta près du piano. «C'est un très grand, me souffla mon père. Gustave Charpentier...» Il sortit son violon de l'écrin, salua et joua un air très romantique tiré de sa dernière œuvre, «*Le couronnement de la Muse*». Il fut longuement applaudi. Place aux chansons. Xavier Privas, grosses bacchantes et chapeau melon, interpréta trois de ses «*Chansons chimériques*»: «*Porteur de lyre Toi qui sais lire Couramment le livre humain, As-tu pénétré le mystère Que symbolise ce mot vain, Chimère?*» Un peu ampoulé à mon goût.

Alors le maître de céans annonça: «Il a pour lui l'ardeur de la jeunesse et l'enracinement dans son terroir beauceron... Je vous demande d'applaudir Gaston Couté.» Mon père m'avait parlé de lui une fois. Il l'avait eu pour élève et le disait fou de poésie. Il avait d'ailleurs publié quelquefois dans *Le Progrès du Loiret*.

Il s'avança, silhouette assez maigre, moustache fine, cheveux bruns plaqués. Plutôt timide. Il attaqua d'une voix rocailleuse.

Le champ d'naviots

L'matin, quand qu'j'ai cassé la croûte,
J'pouill' ma blous', j'prends moun hottezieau
Et mon bezouet, et pis, en route!
J'm'en vas, coumme un pauv' sautezieau,
En traînant ma vieill' patt' qui r'chigne
À forc' d'aller par monts, par vieaux,
J'm'en vas piocher mon quarquier d'vigne
Qu'est à couté du champ d'naviots!

Et là-bas, tandis que j'm'esquite
À racler l'harbe autour des "sàs"
Que j'su', que j'souff', que j'geins, que j'quinte
Pour gangner l'bout d'pain que j'n'ai pas...
J'vois passer souvent dans la s'maine
Des tas d'gens qui braill'nt coumm' des vieaux;
C'est un pauv' bougr' que l'on emmène
Pour l'entarrer dans l'champ d'naviots.

J'en ai-t-y vu d'pis l'temps que j'pioche!
J'en ai-t-y vu d'ces entarr'ments:
J'ai vu passer c'ti du p'tit mioche
Et c'ti du vieux d'quater'vingts ans;
J'ai vu passer c'ti d'la pauv'fille
Et c'ti des poqu's aux bourgeoisieaux,
Et c'ti des ceux d'tout' ma famille
Qui dorm'nt à c'tt' heur' dans l'champ d'naviots!

Après tout, faut pas tant que j'blague,
ça m'arriv'ra itou, tout ça:
La vi', c'est eun âbr' qu'on élague...
Et j's'rai la branch' qu'la Mort coup'ra.
J'pass'rai un bieu souèr calme et digne,
Tandis qu'chant'ront les p'tits moignaux...
Et quand qu'on m'trouv'ra dans ma vigne,
On m'emport'ra dans l'champ d'naviots!

Je fus tout de suite conquis par la sincérité qui émanait de sa façon d'être, par sa rudesse qui cachait tant de tendresse. Quand il reconnut mon père il s'approcha avec la mine respectueuse d'un lycéen. Mon père lui

offrit une chope et lui dit tout le bien qu'il pensait de sa versification. Cet été-là nous devions descendre à Meung chez la tante Suzon. Il lui donna l'adresse et lui dit que nous aurions plaisir à le revoir.

C'est de là que date mon amitié avec Gaston Couté.

Nous nous retrouvâmes dans le Loiret. Que de promenades nous fîmes jusqu'à Beaugency où il était né. Il y retomba sur une de ses amours, Française. Elle aussi fut très touchée. Au café où nous nous rendîmes, quand elle s'en fut repartie, il m'emprunta mon petit carnet et, une heure durant, il griffonna. Ce texte ne fut jamais publié. Il est à moi.

Mais, à la fin juin 1911, quand il mourut, je fis la route jusqu'à Beaugency et je lui donnai, à elle, ce sonnet où il lui disait son amour.

La Françoüèze

Dans les temps qu'j'allais à l'école
Oùsq'on m'vouèyait guèr' p'us qu'moignieau,
Avec la Françoüèze Sédilleau
Ah nom de Dieu que d'cabérolles!

L'épeaut' nous cinglait les guibolles
Nous f'sait des bleus comm' vin nouveau
Et j'i comptais la faribole
Allongés dans le champ d'naviots

On s'bige un peu, on batifole,
J'caress' ses ch'veux, j'caress' sa pieau,
On s'fait des tout fiévieux bécots

Ensemble on a fait la bricole.
Et maint'nant qu'la vie dégringole
J'repense à Françoüèze Sédilleau...

À la fin de mes études, je m'exilai une dizaine d'années dans le Sud et dans l'Est de la France. Je ne revis Gaston qu'à Pâques 1910. Je le trouvai très changé. Il était complètement décharné. Il avait certes gagné quelque notoriété mais, à force de privations, il s'était mis à boire et les choses commençaient à tourner mal. Il toussait énormément mais, par miracle, dès qu'il déclamaient, sa toux l'abandonnait. Il avait, durant ces dix ans, couru tous les cabarets du Boulevard du Temple, les Funambules, la Pa-Cha-Noir, le Carillon, l'Alouette, les Noctambules. Il se produisait ce soir-là au Grillon.

Ses poèmes étaient, comment dire, presque désabusés, empreints d'une tristesse grave. Comme celui sur le moulin où il était né :

On vient d'arrêter le moulin.
Un temps de neige et de tristesse
M'empierre l'âme. Meurt le grain.
Adieu, ô ma belle jeunesse.

Un temps de neige et de tristesse
Couvre de Beaugency à Meung.
Adieu, ô ma belle jeunesse,
Me v'là loqu'ieux sur les chemins.

Couvre de Beaugency à Meung
Les souvenirs de ma jeunesse.
Me v'là loqu'ieux sur les chemins,
Sans p'us rien qu'froid des pieds aux fesses.
On vient d'arrêter le moulin.

qui est un pantoum.

Je ne sais pas bien de quoi il mourut : alcoolisme ou tuberculose, les deux étaient mortels. Avec mon père on descendit à Meung pour l'accompagner au « champ d'naviots ».

Françoise Sédilleau me donna un poème inachevé qu'il avait commencé lors de l'une de ses visites... Il revisitait son texte sur « *Les mangeux d'terre* » en évoquant la belle culture du safran qui fut en vogue, dans cette région, jusqu'à la Grande Guerre :

O mon bieu p'tit champ mauve et rouge
Su' l'dos d'qui que j'passe!
J'veux pus qu'on t'ser' qu'on t'écarbouille,
Car moué, j'veux d'l'espace!
Ousqu'est mes allumett's?... A sont
Dans l'fond d'ma pann'tière...
Ah! J'frai ben r'culer vos mouéssons,
Ah! Les mangeux d'terre!...

Y avait dans l'temps un bieu grand champ,
– Chemineau, chemineau, chemine! –
À c't'heur' n'y a pus guèr' de safran...
Par où donc que je rêv'rai sans ?

Le souvenir de Gaston Couté a été revivifié par les compositions musicales de Gérard Pierron, notamment. Localement, à Meung-sur-Loire, un musée lui est consacré et, en septembre, un week-end perpétue sa mémoire grâce à l'association Les Amis de Gaston Couté.

**pour Louis Henneton,
Marc Frétoy** ♦





Christopher Tolkien est mort le 16 janvier à Druguignan, ville du département du Var où il vivait depuis un demi-siècle.

Beaucoup de fils formidables ont eu des pères qui ne l'étaient guère. À l'inverse, beaucoup de pères épatants n'ont pas eu de fils qui aient pu les égaler. À cet égard, on se réjouit qu'Hitler ou Polpot n'aient pas eu de descendance ou que les douze enfants de Mao Zedong se soient fait rapidement oublier ! John Ronald Reuel Tolkien eut quatre enfants. Christopher John Reuel

Tolkien va suivre peu ou prou le chemin de son père, devenant spécialiste universitaire de vieil et moyen anglais et de vieux norrois (le père avait quantité d'autres langues anciennes à son arc, sans compter celles qu'il inventa de toutes pièces et que parlent ses fans du monde entier !).

Christopher Tolkien se consacra pleinement à l'œuvre du père à partir des années 60. C'est lui qui met en forme les notes innombrables de J.R.R., écrites parfois cinquante années plus tôt. Un fatras de dizaines de milliers de feuilles volantes, de palimpsestes surchargés, raturés, souvent porteurs de plusieurs histoires mêlées, écrites à des époques différentes, avec des personnages aux noms incertains et changeants. La première parution due à Christopher Tolkien sera *Le Silmarillion*, puis ensuite les *Contes et légendes inachevées* et les douze volumes de *l'Histoire de la Terre du Milieu*. Dans les années 2000, il aura permis aux lecteurs de découvrir le "nouveau livre" de J.R.R. : *Les Enfants de Hurin*, écrit dans les années 50 puis à sa suite paraîtront *La Légende de Sigur et Gudrun* ; *La chute d'Arthur* ; *Beren & Luthien* et encore en 2018 *La Chute de Gondolin*.

En un mot, Christopher Tolkien a consacré sa vie à ériger un monument à l'auteur de *Bilbo le Hobbit* et du *Seigneur des Anneaux*, deux œuvres immenses qui grâce à son travail apparaissent pour ce qu'elles sont : la partie immergée de l'iceberg gigantesque que son père avait façonné.

Un père, un fils, une œuvre : à lire et à relire, sans vous laisser sottement séduire par les films de cinématographe qui ne valent pas tripette.

Michel Lalet ♦

16 JANVIER -27, NAISSANCE D'UN EMPIRE

Caius Octavius Thurinus a plusieurs fois changé de nom. On l'appelle Octave, puis Octavien. À l'âge de 36 ans, il sera Auguste et finira sa vie sous le nom de Imperator Caesar Divi Filius Augustus.

C'est le 16 janvier de l'année -27 qu'Auguste enterre définitivement la république romaine, les dictatures, les divers triumvirats et que s'ouvre l'ère de l'Empire Romain. Avant cela, il aura fallu plus de vingt ans de guerres civiles, de batailles, d'alliances, de défaites et de victoires militaires entre diverses factions et ambitions, toutes se réclamant de l'héritage de Jules César, le grand homme qui a dominé l'époque.

Après avoir tour à tour défait Brutus, Marc Antoine, Lépide, Cléopâtre et d'autres adversaires encore, Auguste donnera à l'Empire un coup d'envoi des plus modestes : désigné sous le titre de *primus inter pares*, (premier parmi les pairs), le qualificatif de *princeps* signifiant qu'il a bien servi l'État et d'*augustus*, signifiant qu'il était le plus illustre parmi ses pairs ! Mais comme Hugo l'écrivait du premier empereur des Français, déjà Auguste perçait sous Octavien !

Il fut l'Empereur Auguste, tout-puissant dirigeant de l'Empire le plus puissant du moment, et ce durant plus de quarante ans. Son legs, un ouvrage intitulé *Resgestae* invitant à la bonne gouvernance, fut, comme on le sait, assez difficilement appliqué par ses successeurs, lesquels s'empressèrent d'ailleurs de l'égarer !

16 JANVIER 1920, MR NESS ET LES MOULINS A VENT !

On a beau savoir depuis des siècles qu'interdire le jeu, les euphorisants, le sexe et tout ce qui donne des migraines aux ligues de vertu aboutit invariablement à la contrebande, au marché noir, à l'argent sale, aux dessous de table, à la corruption et à la violence et ce, y compris dans les États les plus répressifs ou dans les dictatures les plus impitoyables...

Le coup d'envoi des lois prohibitionnistes aux États-Unis fut donné le 16 janvier 1920. Il y avait de nombreuses bonnes raisons de voter ces lois : au nom de la violence engendrée par la consommation excessive d'alcool, au nom de l'économie (on soupçonnait l'industrie de l'alcool d'être aux mains des Allemands !), au nom de l'émancipation des femmes ou en tout cas, de leur protection et au nom d'une forme de moralité publique défendue par de nombreux mouvements chrétiens.

Le résultat fut le même que d'habitude... le même qu'aujourd'hui, dans des sociétés victimes de récession économique : elle permit le triomphe des gangs de toutes obédiences, coûta un pognon de dingue aux services de police tout en privant l'État des taxes qui lui faisaient déjà défaut.

La conclusion fut la même que d'habitude : on détricota ces lois sans avoir appris grand-chose, au nom de la sacro-sainte économie, en même temps que fut lancé le New Deal de Monsieur Roosevelt.

Examinez les esprits qui réussissent à nous intriguer : loin de faire la part des choses, ils défendent des positions insoutenables." Emil Cloran - La tentation d'exister.

LE CHAT DE BERNARD EST MORT.

Si je n'ai pas trouvé ce mois-ci un individu qui ait franchement passé les bornes et que, selon la loi d'airain de cette rubrique, j'eusse dû tailler en rondelles, c'est sans doute en raison de l'effet euphorisant, au choix : des fêtes de fin d'année, des grèves des trains et de la radio, des gilets jaunes, des retraites qui montent ou qui baissent, des tweets de l'ami Donald ou peut-être seulement de mon anniversaire, lequel depuis mon année de naissance pointe son vilain nez au mois de janvier. Quand je dis "effet euphorisant", j'admets que je force un peu.

La réalité est sans doute plus simple : si je n'ai pas trouvé UN de ces individus, c'est parce que j'en ai trouvé mille ! Alors en ce début d'année 2020, je tiens à dire à toute une procession de paltoquets que je les déteste, que je les voue aux Gémonies, aux Parques et aux Gorgones réunies et que je leur souhaite vivement de se casser une jambe au plus tôt. Les deux jambes serait encore le mieux.

Parmi ceux-là, il y a les individus – mais peut-on encore parler d'individus quand ils font tous la même chose ? – qui dès qu'ils savent parler, nous démarrent toutes leurs phrases par "en fait". J'ai déjà eu l'occasion de l'écrire ici, ce "en fait" n'est pas autre chose que : "Crétin, tu dis n'importe quoi, je vais t'apprendre, moi, ce que sont les faits véridiques et réels". J'avoue que ce genre de propos dans la bouche d'un imbécile notoire ou d'un gosse de trois ans a le don de me hérisser le poil.

Il y a celles et ceux qui la jouent petit bras avec leurs certitudes et qui recherchent votre consentement. Le principe ? Dire une énormité : "Ces Juifs, c'est tous des sales nègres arabes qui parlent volapük !" et attendre de voir comment l'interlocuteur réagit... L'interlocuteur peut trouver ça irrésistiblement drôle. Auquel cas, ils n'ont plus qu'à fonder ensemble un club de mecs

marrants ! Mais s'il (si je) reste de marbre ou s'il se (si je me) contente d'un haussement de sourcil dédaigneux, l'imbécile ajoute alors : "J'rigole !" Ce "j'rigole" est l'idée que l'imbécile se fait de l'humour. C'est le même imbécile (ou son fils) que celui qui fait un tabac en fin de banquet en vous expliquant pourquoi l'histoire de Toto qu'il vient de raconter est drôle. En général, pour vous le faire comprendre, il la raconte une seconde fois, en hoquetant de rire !

Il y a celles et ceux qui ont acheté à Mystère Price un ministère de la Parole et qui moulinent à vent sans trêve ni répit. Mais c'est quand même un métier, ministère de la Parole, alors leur propos sont émaillés de "j'veux dire", de "comment dire?", de "Heu...", de "Ben..." Si vous voulez savoir, je trouve ça réellement éprouvant d'être ainsi plongé dans la détresse des moulins à vent.

Il y a celles et ceux qui n'ont pas trouvé de ministère de la Parole à Mystère Price ou qui sont arrivés trop tard, tout était vendu. Ne restait sur les étagères que des "Voilà". Voilà... Le record ? Un mec entendu à la radio il y a deux jours : "Heu, voilà... C'était... voilà. Enfin, voilà ! Fallait... comment ? Fallait... Heu... Au début... voilà quoi ! C'était dur, voilà. Voilà." Évidemment, sans les images, c'est un rien compliqué de savoir de quoi le zig voulait bien parler. Mais on peut en convenir : le sport, ça esquinte !

J'en suis là de cette rubrique quand Pitre le chat, perché sur mon épaule sans autorisation, me dit : "Tu ne l'aurais pas déjà racontée cette histoire ?

- Si, lui dis-je, mais tu sais, plus on répète et plus...
- Et plus c'est vrai ! Je sais. Ça aussi tu l'as déjà dit, me siffle le félin dans les trompes.
- Ah ? Je l'ai déjà dit ? Mais écrit ? Je l'ai pas écrit...
- Pffff !, fait le quadrupède.
- Quoi, pffff ? C'est pas une réponse ça !
- Tu l'as dit. Tu l'as écrit. Si ça se trouve, tu l'as peut-être même gravé dans l'arbre.
- Je te trouve de mauvais poil, le chat ! T'as pas aimé les nouvelles croquettes ?

– Pffff!"

Il est con ce chat. Incapable de se souvenir qu'on ne dit pas "gravé dans l'arbre", mais "gravé dans le marbre!" Une telle inculture, venant d'un animal comme lui, ça me dévaste l'âme. Je crois bien que c'est cette accumulation du mois de janvier: les grèves, les anniversaires, les chats... Il est grand temps de boucler. On se revoit le mois prochain? Non... J'rigole!

Michel Lalet ♦

Nous avons eu avec Bernard un chat en partage. Un traîne-pattes efflanqué, fait de poils et d'os, sauvage et affamé. Il a poussé ma porte, a voulu s'installer. Mais après quelques jours, il a choisi pour port d'attache définitif la maison d'Anne et de Bernard, à quelques centaines de mètres de là. Il s'est refait la cerise? Oui! Mais finalement, non! Cancer. Mauvais temps pour les jeunes vagabonds.



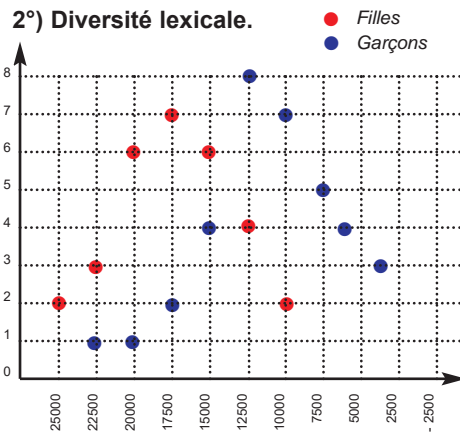
Voilà... Euh... Enfin voilà, quoi...

1°) Cadre expérimental.

L'équipe de recherches en sémiophonie de l'université de Beauvais a étudié, tout au long de la saison 2018-2019, les productions langagières des lycéens de Terminale de deux lycées de la ville, soit 65 élèves (30 filles et 35 garçons).

L'étude a porté sur trois points: la diversité lexicale, la maîtrise syntaxique et sur les usages itératifs.

2°) Diversité lexicale.



La comparaison sexuée est impitoyable. Les garçons obtiennent un score moyen de 10600 mots, les filles de 17000, soit +60%. Des étu-

des affinées, sexe par sexe, en fonction des choix musicaux, montrent que les scores se distordent relativement peu, l'extrême majorité des lycéens faisant référence à NRJ (33%), Skyrock (25%), Fun Radio (17%), Virgin Radio (9%).

Un test complémentaire de vocabulaire (20 mots, 3 définitions proposées – *ex. légal = 1. stand sommaire sur un marché. 2. mortel. 3. cétacé des mers nordiques*) s'est révélé peu significatif. Les mots les plus méconnus ont été *charivari, solstice* et *millepertuis* (0).

.../... 7°) Phonèmes répétitifs.

L'étude a été particulièrement attentive aux phénomènes langagiers abusivement répétitifs (*foot bullshits*). Elle s'est fondée sur le travail soutenu du Pr Lalet, (université d'Issoudun), notamment sa publication «Au-delà de cette limite» (Les Calepins, 2020).

Elle s'est appuyée sur des entretiens libres (sujets pris dans l'actualité musicale: Maître Gims, Sexion d'Assaut, M. Pokora...).

Deux termes se détachent: «Lol» (185 occurrences dans l'ensemble des entretiens [durée moyenne de 3'], 3 absences) et «Voilà» (171 occurrences, avec un record de 11 occurrences dans le même discours). «Euh», évidemment, était hors concours (+ 240 occurrences).

Marc Frétoy ♦

VARIATIONS SUR LA PESANTEUR DE LA PLUME

Pour Oscar Wilde, il existe deux sortes d'auteurs, « les uns apportent des réponses, les autres posent des questions ».

Si l'on écarte du propos la thématique de l'imaginaire et que l'on s'accorde sur l'écrivain dans son siècle, les premiers ont certainement tendance à simplifier le rapport au réel et à oublier que la matière romanesque est comme la vie, bourbeuse et complexe. Nonobstant certaines œuvres réussies dont les auteurs échappent de justesse au moralisme manichéen, ceux qui ont pour dessein de faire l'apologie d'un idéal collectif ou individuel sont obligés de tricher parfois avec la réalité comme Hugo ou Zola. Gide ou Mauriac nous ont appris qu'à partir d'une certaine profondeur d'analyse, il n'y a plus de bons sentiments. Ce n'est pas sans raison que Dante a plus de difficultés à différencier les anges que les démons. La littérature est mouvement, elle se nourrit d'inquiétudes et de doutes. Il est donc illusoire de vouloir fixer l'universel ou l'intemporel de manière délibérée. L'écrivain qui saisit les vies, les émotions, les passions et les transpose dans le double travail de la forme et de la fiction, est toujours animé par un sentiment moral, un ordre, une structure de représentation, mais très vite il doit renoncer à la pureté et à l'innocence s'il veut donner une certaine ampleur à ses personnages. Il doit se montrer disponible pour saisir l'instant qui vient, lequel sera toujours différent du précédent.

Plus que dans l'explicite, c'est dans la tension entre les êtres, les connivences secrètes ou les frôlements équivoques que se noue la trame romanesque. Sade est aussi ennuyeux dans la description de choses infâmes que l'auteur qui se complaît dans l'expression des bons sentiments. C'est en vain que l'on trouverait dans un roman d'envergure le vice systématiquement puni ou la vertu toujours récompensée. Celui qui a un peu lu sait qu'aucun personnage ne sera ni sauvé, ni condamné

une fois pour toutes, n'en déplaît au tribunal indigné des honnêtes gens. La bien-pensance, d'où qu'elle vienne, finit par tuer la morale elle-même. Le curé de campagne de Bernanos nous le révèle à travers la mise en lumière emphatique de la fracture cachée qui déchire chaque homme.

Nombre d'écrivains ou de cinéastes ont été suspectés d'immoralisme¹ ou d'hérésie. La mission de tout artiste, quel qu'il soit, est d'ébranler nos certitudes, quitte à nous secouer ou à nous scandaliser. Chaque époque se préoccupe de ses propres contingences, la nôtre veut afficher la vertu après avoir encensé la licence, elle nous annonce l'apocalypse climatique après avoir adoré le veau d'or de la croissance. Ce n'est pas à l'artiste de s'y enfermer ni de se prêter complaisamment aux conformités contemporaines. Ce n'est pas à lui non plus de s'extraire du monde dans une indifférente neutralité.² Une œuvre qui accède à l'universel ou à l'intemporel³ questionne les générations dans une dialectique de la forme et du sens. De tous les arts, la littérature est, dans l'ordre de la matière et du sensible, celui qui permet d'exprimer la mémoire et le devenir de l'être en se déchargeant le plus possible des pesanteurs du présent, Le Verbe rend son expression plus fluide parce que plus léger que la pierre de l'architecture ou la couleur de la peinture, il est intrinsèquement plus signifiant que la musique. L'écrivain n'est-il pas le mieux à même de coïncider avec le mouvant, de démissionner de la compréhension conceptuelle de l'humain pour accorder le jour avec la nuit?

1. L'érotisme chez Baudelaire ou chez Pasolini n'a rien de commun avec les turpitudes réelles ou narratives d'un Matzkeff. Chez ce dernier, vous ne distinguerez nulle trace de la nostalgie d'une innocence perdue. Ce n'est donc pas ce type d'auteur qui va ébranler les valeurs admises.

2. De grands écrivains animés par une foi indéfectible en l'humanité, ont mis leur plume au service de la justice sociale pour ne citer que Orwell, Kafka ou Graham Greene. À l'inverse Dostoïevski en a exprimé le profond abîme dans sa vision religieuse du Mal!

3. Il n'y a pas de littérature universelle, l'universel et l'intemporel sont portés par l'esprit humain. La littérature universelle serait en fait la littérature locale sortant de chez elle ou de sa temporalité.

